

L'espace, la frontière et le territoire

par Philippe Cournarie

« Alors, à la surface de l'être, dans cette région où l'être veut se manifester et veut se cacher, les mouvements de fermeture et d'ouverture sont si nombreux, si souvent inversés, si chargés aussi d'hésitation que nous pourrions conclure par cette formule : l'homme est l'être entr'ouvert. »
Gaston Bachelard, *La poésie de l'espace* (PUF, Quadrige, p.200)

Introduction : enquête sur le mot « frontière »

- I- **Petite philosophie de la limite**
- II- **Espace géométrique et espace vécu**
- III- **Apologie de la « maison »**
- IV- **Misère et grandeur de la frontière territoriale**

Introduction

Etymologiquement, le mot « frontière » vient du latin « frons » ou « frontis » que nous traduisons par « front », à savoir ce qui est « devant », comme cette partie haute du corps, entre les cheveux et les yeux, qui fait face au regard d'autrui. Mais, le « front » a pris dans le temps un sens militaire pour désigner le lieu où l'on se bat, l'espace limite que l'on défend ou qu'il nous faut nous préparer à défendre, en cas de conflit avec les voisins. La frontière est donc ce que l'on protège par des forts frontaliers et des postes frontières.

Entendue ainsi, elle renvoie à ce qui délimite un territoire sur la surface duquel s'étendent les pouvoirs d'un Etat politique – pouvoir économique et militaire de la dessiner, de la maintenir et de la protéger. Elle n'a donc aucune réalité avant un Etat constitué et c'est à peine si elle posséderait encore un sens dans un monde sans souveraineté politique, complètement démilitarisé et totalement ouvert aux échanges marchands. Si les États profitent des accidents du terrain, du relief et des fleuves pour tracer leurs frontières, il apparaît qu'elles sont d'abord des institutions juridiques.

Les États justifient a posteriori leur volonté d'arrêter l'étendue du territoire national en tel ou tel lieu, par le recours à une ligne de crête, une ligne de partage des eaux ou le tracé d'une rivière, mais l'idée de « frontière naturelle », sauf l'exception insulaire, n'a pas grand sens. Si l'on excepte le cas des îles – des « îles » Nations comme la Grande-Bretagne - il n'y a pas de prédestination géographique.

Le tracé des frontières dépend de la capacité des États à étendre dans l'espace leur compétence ; la limite de leur territoire a pour mesure la limite de leur puissance – il dépend de ce que nous nommons le droit positif et, aujourd'hui, il relève du droit international.

Ne nous trompons pas néanmoins ; ce n'est pas parce que la nature ne saurait à elle seule justifier la limitation des territoires politiques, que la frontière doit être tenue pour une fiction ou qu'il faille lui refuser toute nécessité et légitimité. Nous y reviendrons. Mais la géopolitique ne monopolise pas le sens du mot « frontière » ; nous parlons d'une frontière entre le conscient et l'inconscient, entre les vivants et les morts, entre le visible et l'invisible ou entre le permis et l'interdit, donc à chaque fois qu'il nous faut tracer une limite entre un en deçà et un au-delà, entre un dedans et un dehors. Parce que la frontière appartient à la catégorie générale de limite, il nous faut réfléchir quelques instants sur ce que nous nommons une limite pour comprendre qu'un monde humain sans frontière n'a rien d'un monde, pour autant qu'un monde – quel qu'il soit – n'est tel que par l'incalculable rôle des limites.

-I- Petite philosophie de la limite

Nous connaissons la seconde phrase de la **Genèse** : « *La terre était tohu-bohu, la ténèbre sur la face de l'abîme, le souffle d'Elohim planant sur les eaux* ». Par deux fois, l'auteur sacré évoque l'informel : le « *tohu-bohu* » d'abord, que la Bible de Jérusalem traduit par « *vide et vague* », désigne l'état de la Création avant qu'Elohim y introduise des formes et « les eaux », ensuite, dont nous savons qu'elles n'ont aucune forme tant qu'elles n'épousent pas la forme de leur contenant. La terre est vague parce qu'elle se répand dans l'indistinct, comme s'il n'y avait rien ; ce qui s'étale est tel que nul ne peut rien y voir, que rien d'intelligible ne peut susciter l'intérêt de l'intelligence, plongée alors dans les ténèbres, condamnée au « tohu », c'est-à-dire, selon le grand commentateur juif Rachi, « *la stupéfaction* », l'état d'une intelligence « *faite ou rendue stupide* » par ce qu'elle voit.

Mais, quelques lignes plus loin, il est écrit que Dieu fit intervenir sa puissance créatrice en séparant la lumière et la ténèbre – et « *il y eut un soir et un matin, premier jour* ». Progressivement, selon la chronologie allégorique de six jours, le Créateur met dans la matière opaque ces limites qui distinguent un « ceci » d'un « cela », qui ouvrent des espaces au sein desquels la lumière peut enfin s'introduire et révéler toutes choses. La limite met donc l'indifférencié en forme et fait d'un chaos obscur un monde intelligible. C'est dire que la limite ne saurait se réduire à une simple borne. En toute limite, il y a quelque chose de positif alors que la borne contient du négatif. Si la borne met un arrêt, repousse la tendance d'une certaine matière à se répandre, matière matérielle ou la matière des passions expansionnistes, la limite est constructive car elle élabore un ordre – « ordre » qui est le sens même de « cosmos » en grec, terme que l'on traduit par monde justement. Il est significatif que Platon, dans le beau et profond dialogue du **Philèbe**, réfère lui aussi, à l'instar du rédacteur de la Genèse, à une espèce de révélation. Il fait dire à Socrate les paroles suivantes :

« *Les dieux en ont fait don aux hommes et les anciens, plus forts que nous, et qui vivent plus près des dieux, nous l'ont donné encore, ce dire toujours le même : que les choses ayant toujours été dites « être » sont à partir de l'un et du multiple ayant la limite (peras) et l'illimitation (apeiron) en elles, naturées ensemble* » (**Philèbe**, 16c-17a).

La révélation du **Philèbe** nous apprend donc que tout ce qui est dit « être » comporte en soi-même du *peras* et de l'*apeiron*, de la limite et de l'illimitation. Par celle-ci, toute chose participe de toute chose en communiant à une même matière indifférenciée, sans cesse capable de déborder au-delà des formes et ainsi de menacer le

fragile ordre des choses (pensons aux maladies et aux boursoufflures) ; par celle-là, chaque chose se pose soi-même dans son identité en s'opposant à l'infini de tout ce qu'elle n'est pas. Le *peras* garantit l'existence de l'identité et de la différence, institue ce que nous nommons proprement un monde. Sans le *peras*, nous n'aurions pas un tout, mais un tas amorphe. Nous comprenons alors que la limite est plus qu'une borne : elle n'est pas seulement ce par quoi quelque chose cesse, mais ce par quoi quelque chose commence : un être donné, un monde organisé (c'est un pléonasme), une terre habitable.

Par ailleurs, si la limite sépare « ceci » de « cela » en introduisant des coupures, elle est aussi une zone d'échange entre « ceci » et « cela » et, sous ce rapport, est aussi une espèce de couture. Par exemple, la membrane de la cellule entoure son noyau et la distingue d'une autre cellule, elle est aussi une ligne d'échange entre son dehors et son dedans ; c'est également par la peau que les êtres humains se distinguent, s'apparaissent et, par ce moyen, communiquent les uns avec les autres. Sur la peau du visage - cette profonde surface ! - s'expriment des significations spirituelles d'une variété infinie.

La limite est donc triplement positive : elle inscrit un être dans son identité, fait exister de la différence, garantit la relation entre le même et l'autre. Pour tout dire, la limite fonde le monde.

Mais la limite est tracée dans l'espace. Quels sont les rapports entre la limite et l'espace ?

-II- Espace géométrique et espace vécu

L'espace est pensé selon des propriétés abstraites définies par les mathématiques et l'espace est vécu par les hommes dans des conditions concrètes d'un « ici » ou d'un « là-bas », chers à leur cœur, quartier où ils habitent, paysages d'enfance, sentiers bordés d'arbres qui incitent à la rêverie ou à la prière.

L'espace géométrique – pardonnez-moi cette concession au lexique spécialisé – est caractérisé par le fait *qu'il est homogène* (les éléments qu'on peut y distinguer par la pensée sont qualitativement indiscernables – les points de l'espace géométrique sont étrangers aux valeurs du meilleur et du pire), *isotrope* (toutes les directions y possèdent les mêmes propriétés), *continu* et, surtout, *illimité*, sans limite, sans frontière justement (l'espace n'est jamais si grand que nous ne puissions concevoir un espace plus grand encore).

L'espace tel que nous le vivons est d'une toute autre nature. Il est foncièrement hétérogène puisque nous y trouvons du « haut » et du « bas », du « lointain » et du « proche », de « l'accessible » et de « l'inaccessible » que dessinent des axes dont le centre est originellement notre corps, site par lequel tout est observé sans être observé par lui-même. C'est la posture du corps, ce sont ses membres et sa taille, qui organisent qualitativement l'espace et y tracent des axes de sens. Pour nous - du point de vue du vécu, et non du point de vue de la science - notre corps est moins le référé de l'espace, point parmi les points, pur fragment spatial, que le référant par rapport auquel l'espace est mesuré.

Preuve : un même espace ne m'apparaît pas de la même façon selon que je suis enfant et donc petit en taille ou de taille adulte, ou selon que son schéma (de l'espace) est intégré ou non à mon corps, par l'habitude qu'il a de s'y mouvoir librement et avec succès. Nous avons tous fait l'expérience, par exemple, d'un sentiment de rétrécissement

en revenant, de nombreuses années plus tard, en un endroit, maison, jardin, paysage, que nous fréquentions durant notre enfance. De très grand qu'il nous paraissait, il semble alors petit et même un peu décevant, devenu presque dérisoire. Cette expérience témoigne de la plasticité de l'espace vécu, de cette étonnante aptitude à ce mouvement d'accordéon qui le détend et le contracte.

Mais l'espace perçu n'épuise pas l'espace vécu. Nous sommes encore trop abstraits dans notre réflexion sur l'espace. Pour nous, l'espace ne comporte pas seulement des objets perçus ou perceptibles, mesurés par rapport à notre corps ; pour nous qui « vivons » l'espace, qui y évoluons, l'espace est tissé de multiples « lieux », qui sont tout autre chose que des objets à voir. Nous vivons l'espace non comme une simple coexistence d'objets, situés devant nous, mais nous nous y déployons en vertu d'une carte intérieure, d'une topographie psychique et unique, que dessinent quelques lieux fondamentaux, dont aucun guide Michelin ne peut rendre compte. Précisons.

Qu'est-ce qu'un lieu ?

C'est *d'abord* une étendue circonscrite par les contours d'un objet - ou d'une série d'objets - avec un en deçà et un au-delà, séparés par une limite qui, plutôt que d'être linéaire, se ferme sur elle-même pour enclore un espace donné. Tout lieu est une espèce d'enclos.

Ni réductible à un point, ni extensible à un vaste territoire, c'est *ensuite* une portion de monde au sein de laquelle « a lieu » - sans jeu de mots - de l'événement humain. Rien de mieux, pour dire ce qu'est un lieu que d'évoquer l'expression de « lieu-dit », à savoir quelques rares maisons, entre les champs et la forêt, où des hommes et des femmes se déplacent pour assumer les tâches de la vie ordinaire, pour travailler, peiner, aimer, assumer la vie avec sa beauté et ses pesanteurs.

Un lieu est donc un espace au sein duquel se passe, s'est passé ou même peut se passer quelque chose (comme un rendez-vous), qui concerne les hommes. Sa limite est donc à la fois déterminée par des *données spatiales* (c'est « ici » et non « là ») et des *données temporelles*, puisqu'en cet endroit se concentre une histoire, passée, actuelle, ou au moins possible. Un lieu condense alors du temps, du temps humain et, pour cette raison, il est fait de mémoire ou il est en train de la faire. Il est une espèce de continuum espace-temps.

Nous pouvons encore améliorer notre compréhension de l'espace vécu en nous référant aux recherches de Mircea Eliade - célèbre historien des religions - dans son précieux livre : **Le sacré et le profane** (Idées/Gallimard).

Qu'appelle t-il espace sacré et espace profane ?

Le premier, selon lui « *n'est pas homogène ; il présente des ruptures, des cassures : il y a des portions d'espace qualitativement différentes des autres. "N'approche pas d'ici - dit le Seigneur à Moïse - ôte les chaussures de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte" (Exode, III, 5). Il y a donc un espace sacré et par conséquent "fort", significatif, et il y a d'autres espaces, non-consacrés, et partant, sans structure ni consistance, pour tout dire : amorphes.* » (p.21)

Le second est a contrario « *un espace homogène et neutre : aucune rupture ne différencie qualitativement les diverses parties de sa masse* » (p.22).

Dit autrement, dans l'espace profane (*pro-fanum*, étymologiquement : devant le temple), « ici » n'a ni plus ni moins de sens et de valeur que « là » et l'espace est à la libre disposition, tel un objet manipulable, des puissances humaines. S'il ne faut pas confondre « espace profane » et « espace mathématique » - le premier est vécu, le second est purement pensé - il est permis d'avancer qu'un espace qui serait radicalement profane approcherait de l'espace homogène des mathématiciens. Mais,

précisément, Mircea Eliade observe qu'une « *expérience profane ne se rencontre jamais à l'état pur. Quel que soit le degré de désacralisation du Monde auquel il est arrivé, l'homme qui a opté pour une vie profane ne réussit pas à abolir le comportement religieux* » (p.23).

Pourquoi, demanderons-nous ? Tout simplement parce que pour l'homme le plus areligieux, il existe sur la terre un ou plusieurs « lieux privilégiés » ou des « points fixes » lui permettant « *de s'orienter dans l'homogénéité chaotique, de "fonder le Monde" et de vivre réellement* » (p.23). De même qu'un point de fuite en un tableau assigne un ordre à ce qui aurait pu être seulement un étalement de couleurs et de figures, de même un ou plusieurs « lieux privilégiés » suffisent, par convergence, à rassembler un tas en totalité, c'est-à-dire en un Monde que nous pouvons enfin habiter et dans lequel il est possible de s'orienter.

Si ces points fixes, chargés d'un pouvoir exceptionnel de donner sens et valeur à l'espace, de « faire Monde », ne sont ni Jérusalem ni La Mecque, ni même le tabernacle au fond d'une église romane, alors d'autres lieux privilégiés joueront ce rôle : nommons, entre autres exemples, un paysage d'enfance, le quartier de notre école, celui de nos premières amours, le village qui nous a cachés pendant les périodes sombres de notre histoire, le cimetière où sont enterrés des êtres chers.

L'homme ne saurait vivre en un espace totalement neutre où tout « ici » vaut tout « ailleurs » ; il lui faut s'orienter, il lui faut des cassures et du qualitatif, *il lui faut non des lieux que l'espace contient, mais des lieux qui contiennent l'espace* pour avoir à lui donner sens, des lieux de transcendance donc, des espèces de « terre sainte » qui méritent métaphoriquement d'y retirer ses sandales, c'est-à-dire des lieux dont nous parlons et invitons à parler avec respect. C'est ainsi que l'homme habite la terre, parce que c'est ainsi que la terre est habitable. Mais comment « habiter » la terre sans disposer de ce creuset de la vie humaine que nous nommons une maison ? La maison n'est-elle pas ce lieu modèle dont l'espace et le temps dessinent ensemble les contours ?

-III- Apologie de la maison

L'homme ne saurait tolérer de livrer son être à l'apparaître en permanence. Se retirer des apparences, rejoindre la pénombre, quitter la lumière qui l'expose à la plus grande visibilité, lui est absolument indispensable. Il lui faut se cacher derrière les cloisons d'une demeure, maison, tente, hutte ou case, voire - hélas ! - comme sur les bords de notre périphérique parisien, caisse de carton ou toile de fortune. Ce besoin est une donnée universelle de la condition humaine : c'est le besoin d'habiter. Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi cette continuelle et générale exigence de disparaître derrière une paroi opaque ? De telles questions nous demandent de développer quelques considérations sur le sens et la valeur d'une maison.

Le Corbusier disait qu'une « *maison est une machine à habiter* ». Il est vrai que nous déménageons et emménageons plus d'une fois dans une vie ; il est vrai que la maison est une espèce d'objet - avec ses tuyaux, ses circuits hydrauliques et électriques, ses interrupteurs - que nous achetons, vendons et échangeons. Gare toutefois à la simplification d'un esprit de promoteur ou d'agent immobilier ! Si la maison n'était qu'une boîte outillée, nous devrions rester indifférents au moment de la quitter et n'en être jamais déstabilisés et désorientés. Tel n'est pas le cas - et nous le savons !

C'est que la maison exprime ce que nous sommes. Nous lui donnons de l'âme, elle lui donne un corps qui soutient le nôtre ; nous l'animons, elle est pour nous un mode d'incarnation. Osons dire qu'il existe le même lien, profond et quasi indicible, entre notre

âme et notre corps et entre nous et la maison. Par exemple : parce que nous trouvons des fenêtres et des portes, la maison témoigne de notre vocation à nous déployer dans l'espace public ; parce qu'elle comporte un salon, elle signifie notre besoin d'évoluer dans un espace privé, celui de la famille, celui de celles et ceux que nous nommons nos amis et auxquels nous nous ouvrons volontiers en leur ouvrant la porte ; parce que, surtout, la maison contient des coins et recoins, réfractaires à la lumière, comme la chambre ou le cabinet d'étude, à l'image de cette dimension profonde de notre être, en partie cachée aux autres comme à nous-mêmes, que nous nommons l'intime.

La maison n'est pas d'abord une « machine », mais l'abri de l'intime, c'est-à-dire d'abord *l'abri du corps*, première instance de l'intime. Nous ne dirons jamais assez combien le corps est lié par un lien passionné à la maison. Il est significatif que le beau mot d'abri – qui suscite d'emblée une espèce de rêverie et de nostalgie – vient de l'ancien français *abrier*, à savoir *mettre à couvert*. De fait, la maison recouvre notre corps, démunis et fragile, de matériaux bien plus résistants que quelques morceaux de tissus et ainsi elle constitue une protection efficace contre les variations de températures et les intempéries. Elle couvre notre corps d'un voile de pudeur aussi pour l'accomplissement de ses soins quotidiens, qui ne regardent que nous, ou pour la tendresse de deux corps aimants, qui ne regarde qu'eux. Enfin, ne l'oublions pas, notre corps – et tout ce que nous sommes avec lui – est soumis à cette alternance biologique de la veille et du sommeil. Or, un être qui dort est un être vulnérable. Les murs, un toit, une porte, une serrure, sont à l'évidence des lignes et des points matérialisés, en dur, qui assurent les conditions de sécurité et de paix indispensables à la satisfaction du besoin vital de dormir.

Mais la maison est aussi *l'abri de l'âme* - registre ultime de l'intime. Expliquons-nous. Nous savons d'expérience que la vue des grands espaces, tels l'océan, la plaine immense, le spectacle des cimes, de la voûte étoilée, suspend notre inclination à l'action et nous incite à la contemplation. Mais nous savons aussi qu'il nous est possible de nous livrer à la contemplation de l'immensité des espaces extérieurs parce que nous disposons d'un « chez soi » sans lequel ces espaces nous seraient indifférents ou, pire, inhospitaliers et même intolérables. « *Trop d'espace nous étouffe plus que s'il n'y en avait pas assez* » écrit Jules Supervielle.

Ce que nous disons de la contemplation, nous devons même le dire de l'action : qui peut agir dans l'espace public, exercer quelque responsabilité citoyenne, s'il n'a pas cette liberté d'ouvrir et de fermer une porte (le pouvoir hautement symbolique d'une porte dans la vie humaine !) ?

La maison exprime donc un besoin d'intériorité parce qu'il existe d'autres espaces à explorer que les espaces extérieurs ; il existe aussi des espaces intérieurs – « *l'immensité intime* » selon la belle expression de Bachelard – sans doute plus vastes encore. Mais, ces espaces intérieurs ne peuvent être trouvés, ou retrouvés, que dans cette douce oscillation entre la rêverie et la méditation garantie par un coin de maison, dans la pénombre, où nous pouvons nous blottir, nous arrondir, nous rassembler et, ainsi, approcher le centre de nous-mêmes, en écouter les chuchotements.

Ce centre de nous-mêmes, à la fois extrêmement vulnérable et source de notre force, dont la maison est l'abri, je l'appellerai notre part d'enfance. La maison est liée à l'enfance. Elle protège d'abord l'enfant comme une seconde matrice ; la maison protège aussi l'enfance en nous, non pas celle des premiers temps d'une vie, mais l'enfance fondamentale, celle qui demeure, cette part de nous-mêmes toujours étonnée devant le monde, apte aux commencements, ce fond d'innocence et de mystérieuse dignité, source de toute pudeur, qui nous permet d'affronter la violence du monde. C'est pourquoi l'acte de fracturer notre porte, qu'il vienne d'un malfrat ou, pire, d'une crapulerie d'Etat, nous

atteint et nous donne cette impression de souillure qui nous fragilise parce qu'elle touche quelque chose en nous qui a trait à l'enfance. Bachelard en résume parfaitement la raison : « *La maison est pour nous l'image de notre être concentré* ». S'en prendre à elle revient à s'en prendre à lui.

Pour terminer ce point, relevons un fait significatif : lorsque nous demandons aux enfants de faire le dessin de leur choix, généralement ils dessinent une maison. S'ils sont heureux, ils suggèrent alors qu'il fait bon et chaud à l'intérieur par la forme d'une cheminée dont il sort de la fumée. Ils aiment aussi souvent dessiner les contours d'une porte, avec une poignée et un sentier qui commence devant la porte et s'enfuit vers l'horizon. Par ce moyen, les enfants expriment que leur maison est un lieu d'accueil, ouvert sur l'extérieur, signe d'une circulation de vie.

La frontière, au sens géopolitique, ne peut-elle pas être aussi cette limite entre un dehors et un dedans, non pas signe d'une séparation, mais lieu d'un échange vivant ?

-IV- Misère et grandeur de la frontière territoriale

Nous avons pensé la frontière par le concept de limite. C'est insuffisant. À en demeurer à l'équation « frontière=limite », nous ferions preuve d'idéalisme ou de naïveté. La frontière est bien une limite, mais avec une spécification, comme le disent les philosophes, avec un élément de plus devons-nous dire plus simplement. Lequel ?

La frontière est, en effet, une limite, mais dans un monde dont l'ordre est fragile, dont la paix est instable. L'idée de frontière enveloppe en elle du « frontal », du « face à face », bref une réalité qui comporte une dramatique toujours possible, qui est toujours menacée par l'imminence de la violence. La frontière est, dirions-nous, notre façon de construire un monde seulement humain – humain trop humain comme le dirait Nietzsche - en attendant mieux, en remettant au règne des fins, au temps eschatologique de la Terre promise, un monde humain sans frontières.

Mais peut-être nous trompons-nous dans l'ordre des causes ! Nous pensons que c'est à cause de la violence qu'il nous faut des frontières, alors que rien ne nous garantit que les frontières ne causent pas la violence. La frontière est-elle cause ou effet de la violence entre les hommes. Que penser ?

Une chose est certaine. La réflexion sur le sens et la valeur des frontières est à la mode. Elle était le thème du concours de Sciences Politiques, en culture générale l'année dernière, elle est le sujet du livre brillant de Régis Debray : *Eloge des frontières* (Gallimard). Un monde qui se globalise, l'économie de marché qui prend possession de la planète, l'internet, les réseaux sociaux du web, sont autant de raisons de s'intéresser aux frontières, par nostalgie d'un modèle qui tend à disparaître ou par conviction qu'elles possèdent des vertus qu'il importe de défendre.

Rappelons quelques points sur la frontière. Les frontières sont instituées et donc mobiles. Une carte nationale représente un espace qui exprime du temps.

Toute carte peut se lire de façon synchronique et diachronique :

- de façon synchronique puisqu'elle dessine les limites d'un territoire à un moment du temps ;

- de façon diachronique parce qu'elle fait voir le résultat d'une histoire, avec ses heurs et malheurs, ses combats, ses échecs et ses succès. Combien de ruses, de mariages arrangés, d'assassinats politiques, de soldats tués pour un tracé sur la carte ? 575 000 jeunes gens sont morts pour une ligne de front de 30 kms autour de Verdun, ne l'oublions pas ! Une frontière existe tant qu'un Etat est capable de la défendre et le

territoire de ce dernier s'étend aussi loin que s'étendent ses compétences. Dès qu'une structure politique prend naissance, elle occupe un territoire et institue des frontières proportionnées à sa puissance. Les variations de celle-ci déterminent évidemment les variations de celles-là.

Mais l'héritage des Lumières, le cosmopolitisme qui lui est attaché, la valeur donc de « citoyen du monde », la victoire progressive du modèle politique de la démocratie libérale (au point que certains pensent prévoir la fin de l'histoire), la prévalence des échanges marchands, les incroyables progrès de l'électronique et de l'informatique qui nous permettent, en quelque endroit de la terre, d'être informés en temps réel de tout ce qui s'y passe, les violences inouïes des guerres du 20^{ème} siècle et le délire paranoïaque des nationalismes, les générosités universalistes de certaines compétences, comme « Médecins sans frontières » ou « Ingénieurs sans frontière », rendent progressivement l'idée même de frontière obsolète dans la conscience de nos contemporains.

La question est de savoir ce que nous avons à y gagner et à y perdre en renonçant aux frontières. Comme l'écrit justement Régis Debray : « *Qu'il soit utile de mettre le monde en réseau ne signifie pas que l'on puisse habiter ce réseau comme un monde* » (p.50).

L'obsession des frontières fut désastreuse, l'histoire en témoigne douloureusement par les catastrophes du 20^{ème} siècle produites par cette exacerbation de la Nation que fut le nationalisme.

Qu'est-ce que le nationalisme ?

Il est cette idéologie qui érige un espace particulier en valeur et dignité ultimes. Emmanuel Lévinas jugeait que cette valorisation du lieu, cette culture de l'enracinement, était « *l'éternelle séduction du paganisme* » (in *Gagarine et nous*, **Difficile Liberté**, p.p. 325-326). Le paganisme appartient aux puissances de l'espace – le nationalisme en est un des avatars – qui entraînent fatalement de dangereuses scissions entre autochtones et étrangers. En revanche, le judaïsme appartient aux puissances du temps car il est la religion de l'attente et de la promesse. Le peuple juif est le peuple « *chez lequel l'espace est remplacé par le temps et la géographie par l'histoire* » écrit Lévinas dans ses **Carnets de détention** (Grasset, œuvres complètes, I, p.197). Le christianisme, quant à lui, n'est pas rigoureusement affranchi de la valorisation du « lieu », ferment du nationalisme. S'il est religion de l'attente – du retour du Messie – il favorise aussi les saints « locaux » et ainsi participe d'une culture de l'enracinement. Nous pourrions objecter à Lévinas que l'espérance d'une Terre promise ramène le judaïsme vers les puissances de l'espace. Mais l'auteur répondrait sans doute, malgré son attachement à l'Etat d'Israël, que cette Terre promise n'est nulle part, qu'elle présente un caractère spirituel : « *Le judaïsme a toujours été libre des lieux. Il resta ainsi fidèle à la valeur la plus haute. La Bible ne connaît qu'une Terre Sainte. Terre fabuleuse qui vomit les injustes où l'on ne s'enracine pas sans condition.* » (**Difficile liberté**, p.p. 325-326)

L'appartenance aux puissances de l'espace a engendré la « Bête », avons-nous dit, mais il ne va pas de soi que l'abolition des frontières – au nom du rêve d'un monde débarrassé du mal et de la violence - ne nous conduise pas à d'autres effets dévastateurs. « *Qui veut faire l'ange, fait la bête* » disait Pascal. Il y a de l'angélisme dans ce rêve d'un monde sans frontières (de la « *belle âme* » dirait Hegel), et nous savons que la naïveté en politique se révèle souvent l'auxiliaire malheureux de la Bête.

Posons quelques questions :

- Un monde sans frontières ne risque-t-il pas de fabriquer des empires dont la venue nous ferait regretter les royaumes ? Si, selon le célèbre mot de Montesquieu, « *tout homme qui a du pouvoir tend à en abuser et il va jusqu'à ce qu'il rencontre des*

limites », la perspective d'un Etat universel semble un vrai cauchemar.

- Un monde sans frontières ferait disparaître les guerres nationales et mondiales, mais nous éviterait-il nécessairement les guerres ? Le repli communautaire – que la globalisation en marche engendre déjà - nous expose au risque de conflits graves (et sauvages !) des particularismes.

- Un monde sans frontières ne risque-t-il pas d'éloigner tellement les lieux de pouvoir et de décision qu'ils en deviennent des abstractions désespérantes pour l'exercice des libertés citoyennes ?

- Un monde sans frontières ne risque-t-il pas de fabriquer, comme l'écrit Régis Debray, « *des hommes qui se croient partout chez eux* », c'est-à-dire une mentalité universelle de touristes et de cuistres ?

- L'idée d'un monde sans frontières ne participe-t-elle pas de cette fâcheuse illusion – encore parfaitement angélique – que la personne accède sans médiation à l'universalité humaine ? S'il n'est pas douteux que notre devoir soit de nous ouvrir à tout homme - notre semblable, notre frère en humanité – il n'est pas sage d'omettre que nous sommes initiés au plus lointain par l'attention au plus proche comme nous apprenons la valeur des grandes choses par le soin initial que nous accordons aux petites. Sans une famille, des amis, un quartier, une région, une appartenance nationale, sans toutes ces médiations concrètes, incarnées, entre l'unique et la totalité – c'est-à-dire la personne et l'humanité - l'universalité humaine risque d'être une abstraction complètement vide. Comment alors une telle inconsistance peut-elle encore nous obliger ?

- Enfin, dans le même ordre d'idées, le cosmopolitisme, aussi généreux soit-il dans ses intentions, n'oublie-t-il pas que les Droits de l'homme comme unique système éthique souffrent d'inefficacité pour protéger les hommes ? Là encore, l'histoire en témoigne. S'ils définissent la valeur de la justice, sans l'appui de la force que représente une appartenance nationale, ne risquent-ils pas de n'être aucun secours devant la violence ? En s'appuyant sur l'histoire contemporaine, Hannah Arendt l'exprime avec sagesse : « *Les droits de l'homme, en principe inaliénables, se sont révélés impossibles à faire respecter, même dans les pays dont la constitution se fondait sur eux, chaque fois qu'y sont apparus des gens qui n'étaient plus citoyens d'un Etat souverain* » (*L'Impérialisme*, p.276). Les droits du citoyen sont la force dont les droits de l'homme sont la justice ; chacun sait que la justice sans la force est vaine.

Pour conclure, nous sommes en présence de deux vices qui correspondent à deux excès contraires. L'obsession des frontières et la négligence des frontières sont, à l'image de l'opposition du pessimisme et de l'optimisme, deux imbécilités qu'il faut renvoyer dos à dos. C'est le juste milieu qui détermine la vertu, c'est le bon dosage qui fait la différence entre le poison et le remède. Il en va de même pour la frontière : le « trop » et le « pas assez » nous exposent à la violence. Le nationalisme est une folie, son contraire n'est pas une sagesse. S'il est connu que le nationalisme participe d'une logique d'exclusion, l'internationalisme n'est pas incapable d'inventer d'insidieux et redoutables *apartheids*.

Choisissons donc ni le *blockhaus* ni les courants d'air, ni la fermeture paranoïaque, ni l'ouverture irresponsable.

La frontière n'est pas à l'image du mur d'une maison, mais de sa porte. De même que par la porte, la liberté de repousser est indissociable de celle d'accueillir, de même par la frontière, la liberté de la fermer aux malveillants et aux malfaisants est indissociable de celle de l'ouvrir aux amis, aux pauvres et aux combattants de la liberté. Comme la porte, la frontière est la condition d'une libre régulation des échanges entre l'extérieur et l'intérieur.